

ANUNNAKI

LE NOUVEL ET DERNIER ESPOIR
DES DIEUX DE SUMER

roman

Jean Pierre SEGONNES

ANUNNAKI

Maquettage de couverture
Jean Pierre SEGONNES

Copyright © 2020 Jean-Pierre SEGONNES

Tous droits réservés

Autoédition : Jean Pierre SEGONNES
43 rue du Broustey, 33440 Ambarès et Lagrave

ANUNNAKI

Tome 1

**LE NOUVEL ET DERNIER ESPOIR
DES DIEUX DE SUMER**

Roman

JEAN PIERRE SEGONNES

*À ma femme Joëlle et mon fils Cédric pour avoir cru en
moi.*

A Danielle pour son aide constante et précieuse.

Table des matières

PROLOGUE	7
L'ANNIVERSAIRE	8

PROLOGUE

Je regardais le ciel d'un bleu éclatant. Il n'y avait plus rien. En regardant mieux, je devinais à peine une légère brume laiteuse en train de disparaître à l'endroit où un instant plus tôt mes nouveaux amis existaient encore. Et maintenant, où étaient-ils ? Vers quel monde, vers quel avenir filaient-ils à toute vitesse ? Barzil aussi regardait le ciel avec étonnement. Sa sœur lui serrait la main droite. Je crois qu'elle pleurait en silence. Il se tourna vers moi.

– Ça va Mardouk ?

J'hésitais à répondre tout de suite. Tout s'était enchaîné si vite. Le cours de ma vie aurait dû être un long fleuve tranquille chez moi, à Tergal. Mais rien ne s'était passé comme prévu. Ma vie s'était changée en un torrent aux eaux imprévisibles. Je pris une longue inspiration.

– Je ne suis pas sûr, je crois oui.

Mes dieux avaient changé de visage. Non, à vrai dire, ils m'avaient changé moi. Si la vie de chaque être est prévue à l'avance, qui avait bien pu écrire la mienne ? Qui avait imaginé m'entraîner depuis les méandres de la guerre jusque dans les secrets des mondes souterrains ?

J'y avais trouvé une vérité, peut-être La Vérité, mais qui le croira ? Qui croira que j'ai pu sauver mes dieux ? Et pourtant, pour eux j'avais traversé le monde, j'avais vécu mille aventures incroyables jusque sous les sables du désert en quête de l'espoir des derniers survivants d'un peuple oublié.

– Énenlil, mon frère, où es-tu parti ? Te reverrais-je un jour ?

Le bleu du ciel me semblait maintenant moins grand que le vide laissé en moi par le départ de mon aîné. Barzil enroula son bras gauche sur mes épaules.

– Mardouk ? Te rappelles-tu comment tout a commencé ?

Je tournais la tête sur la droite pour lui adresser un large sourire. Oh que oui je m'en souvenais ! C'était le jour de mes douze ans...

L'ANNIVERSAIRE

Basse Mésopotamie, environ 2 341 av. Jésus-Christ.

– Mardouk ! Remue-toi un peu !

La voix familière me semblait étrangement modulée, comme enrobée d'un duvet de brumes. Un instant plus tard, une injonction plus radicale me projetait brutalement hors de mes rêveries. Le coup de pied bien ajusté sur la fesse gauche ne m'avait heureusement pas vraiment fait mal. J'entrouvris un œil, il faisait encore nuit.

– Allez ! Réveille-toi Petit Frère ! Père va nous étripier vivant si tu nous mets encore en retard ce matin.

Un deuxième coup de pied cette fois un peu plus appuyé semblait vouloir rapidement clôturer l'avertissement.

– Dépêche-toi d'émerger, tu dormiras plus tard ! Rejoins-moi en bas tout de suite.

Comme un fantôme, la forme s'était retournée. Elle n'avait pas encore fait trois pas qu'elle s'arrêta brusquement, la tête pivota légèrement sur la gauche vers le sol comme pour y chercher une ombre improbable.

– Ne m'oblige pas à revenir comme hier avec une cruche d'eau !

– C'est bon, c'est bon, j'arrive, dis-je avec une pointe de mauvaise humeur.

J'entendais encore la menace résonner en boucle dans ma tête toujours vasouillarde : "Ne m'oblige pas à revenir...ne m'oblige pas..." Je savais que la menace n'était pas à prendre à la légère. Énenlil, mon frère aîné, venait d'avoir dix-huit ans deux mois plus tôt. Il avait toujours eu pour moi les attitudes protectrices d'un deuxième père, parfois même un peu trop, quelques souvenirs douloureux de corrections bien pesées l'attestaient. Quant à la cruche d'eau froide en question, tirée du puits de la maison, Énenlil n'en était pas à son coup d'essai.

Il faut dire que dès mon plus jeune âge, j'avais montré des capacités exagérées à dormir... ou au contraire à faire les bêtises les plus inattendues, lesquelles de mon point de vue ne méritaient sûrement pas un arrosage à l'eau glacée. Énenlil par contre s'amusait énormément, semble-t-il, à profiter de mes errances pour me rappeler à l'ordre à grands seaux d'eau. La punition, toute sévère qu'elle soit, ne m'empêchait nullement de recommencer un peu plus tard mes espiègleries.

– Tu as la tête plus dure qu'un rocher de la montagne Petit Frère, il n'y a pas moyen d'y faire entrer le moindre raisonnement, me répétait-il souvent. Ce n'était malheureusement pas le seul, la plupart de mes professeurs le disaient tout autant.

Sans vraiment réaliser, d'un mouvement rapide je me retrouvais debout, me surprenant moi-même de l'aisance soudaine avec laquelle je venais de sortir de ma torpeur. J'aimais beaucoup dormir sur le deuxième toit plat de la demeure paternelle. Ici les nuits étaient plus fraîches que dans les pièces plus basses. Certes, le sol y était moins confortable que les coussins de la chambre que je partageais normalement avec Énenlil, mais au moins ici, il faisait frais la nuit. Cette partie la plus élevée de la maison offrait également une vue imprenable sur le fleuve Tigre qui serpentait à un peu plus de trois cordes¹ à l'Est.

Le Tigre descendait des hautes terres du pays d'Akkad au Nord, loin au-delà des terres cultivées appartenant à mon père et au clergé local. Le fleuve faisait une grande boucle vers l'Est. Ses eaux tranquilles coulaient ensuite vers le Sud pour rejoindre la Mer Inférieure² bien plus bas. J'avoue que toutes ces notions de distances n'étaient pas vraiment importantes pour moi, la seule chose qui m'importait en géographie était qu'elle me tenait parfois éloigné de mes professeurs du temple.

J'avais déjà eu plusieurs fois l'occasion de descendre le fleuve en bateau pour accompagner mon père dont le commerce avec les marchands du sud lui apportait une réelle richesse et une vie confortable.

¹ Une corde valant 120 coudées.

² Le golfe persique.

Ce que j'aimais surtout, c'était m'allonger à l'avant du bateau pour observer les animaux du marais à travers les roseaux, les grands ibis en train de pêcher ou simplement rêvasser en regardant fixement la trace étincelante que l'étrave laissait à la surface de l'eau.

L'En³ Nikereb, mon père, entretenait également de bonnes relations commerciales avec les grandes cités de l'Ouest. Seul Énenlil l'avait déjà accompagné deux fois dans ses voyages à travers la grande vallée et les marécages pour rejoindre Nippur⁴ à l'Ouest et Uruk⁵ plus loin dans le Sud. Mon père était un cousin très proche du Lugal Urukagina⁶, le puissant Roi de Lagash⁷, la cité-État située à environ cent vingt mille coudées⁸ de notre domaine vers le Sud-Ouest.

Jusqu'à présent, j'avais été jugé trop jeune pour participer aux différentes expéditions. Mon père préférait que je reste au fief pour parfaire mon éducation avec les moines. Mais maintenant que j'allais fêter mon douzième anniversaire, j'allais enfin, comme mon frère aîné, devenir un homme important de la famille.

– MARDOUKKK !

– Oui, oui, me voilà, j'arrive !

Cette fois, pas question de lézarder une seconde de plus, la sanction serait arrivée très vite. Je resserrai autour de moi la jupe de laine fine et légère qui me servait de vêtement. Rapidement, je chaussais mes sandales et j'entrepris d'utiliser à mon tour l'échelle de bois de palmier dattier qui descendait du toit au palier du second étage de la maison. À vrai dire, c'était presque plus un petit palais qu'une maison tellement il y avait de pièces du rez-de-chaussée jusqu'au second étage.

Le niveau d'habitation du deuxième étage était constitué d'une grande plateforme au milieu de laquelle un grand espace vide rectangulaire donnait sur les niveaux inférieurs.

³*Le Seigneur ou le Maître.*

⁴*Ville sumérienne des bords d'un des anciens bras de l'Euphrate.*

⁵*Importante ville sumérienne dans le sud de l'actuel Irak, lieu de la naissance et de la mise au point de l'écriture cunéiforme, se prononce Ourouk.*

⁶*Roi sumérien important entre 2 380 et 2 360 av. J.-C. selon une estimation parfois controversée.*

⁷*Ville sumérienne du sud de l'Irak.*

⁸*Environ 60 kilomètres*

Le premier étage était lui réservé aux domestiques, aux locaux de travail de mon père et de l'intendant ainsi qu'au stockage des tablettes⁹ d'argile une fois qu'elles avaient séché au soleil sur le toit ou dans le jardin. Au rez-de-chaussée se trouvaient les logements des esclaves, le casernement des gardes et d'autres pièces qui pouvaient servir d'étable dans lesquelles on pouvait isoler pendant la nuit les jeunes animaux pour les protéger des prédateurs. Il y avait aussi les silos à grains et à farine ainsi que d'autres petites salles dans lesquelles étaient stockés au frais certains fruits ou légumes et même de la bière.

– Enfin te voilà ! Souhaiterais-tu avoir un an de moins pour continuer à te lever si tard ?

Le reproche était empreint d'un amusement à peine déguisé, ce qui en enlevait toute moquerie. Je me retournais. Kishnana, ma mère, venait de sortir de la réserve familiale largement éclairée avec des lampes à huile.

– Mère ? Je m'étais prestement incliné pour la saluer. Je dormais si bien sur la terrasse que mon réveil a été difficile.

– Mais ne serait-il pas difficile en fait tous les matins ? répondit-elle avec un rire amusé.

– Je le reconnais, mes réveils sont délicats si le jour n'est pas encore levé.

– Regarde-moi, tu en fais une tête. N'aurais-tu point fermé les yeux de la nuit ? Me dit-elle avec un sourire en me soulevant doucement le menton de l'index pour me redresser.

– Tu as raison, je n'avais pas sommeil hier soir. J'ai écouté longtemps les cris des oiseaux de nuit au-dessus des champs, les bruits des insectes et des rongeurs dans les roseaux. Et puis il y a eu aussi les échos des sabots des derniers bœufs dans les ruelles tirant les charrettes de nourritures pour le banquet de ce soir.

– Je m'en doutais un peu. Cela n'est pas pour m'étonner.

J'avais pour elle une admiration sans limites et une immense reconnaissance pour tout ce qu'elle nous avait accordé depuis notre plus tendre enfance.

⁹ *Plaque d'argile fraîche qui servait de support à l'écriture cunéiforme de l'époque.*

– La journée va être longue pour tout le monde Mardouk. Ton père n'est pas encore rentré des fermes. Va rejoindre ton frère, mange ta part de galette et va te préparer. Je veux que tu sois vite revenu près de moi, frais et correctement vêtu pour accueillir nos invités. Quelques-uns commencent juste à ouvrir l'œil, le temps nous presse. Les autres auront pris la route tôt cette nuit, ils seront là très vite, je compte sur toi et Énenlil pour les accueillir au mieux et leur faire oublier la fatigue du voyage.

– Je ferai de mon mieux comme tu le désires.

– C'est bien, allez, va et reviens me voir dès que tu seras prêt.

Obéissant, je me prosternais rapidement une nouvelle fois et rejoignis aussitôt mon aîné de l'autre côté de la terrasse.

Mère était une femme étonnamment grande, belle et renommée dans toute la région. Issue d'une famille de la haute noblesse de la cité de Lagash, elle avait décidé de suivre le seigneur Nikereb dans ses terres du nord plutôt que d'être mariée à un des courtisans de la royauté. Les femmes de notre pays jouissaient en effet d'une grande liberté pour choisir leur mari. On disait que sa lignée provenait d'un prince étranger venu, par-delà les montagnes du Sud-Est, d'un pays lointain et mystérieux où les rois chevauchent des montures trois fois plus grandes qu'un bœuf, des bêtes avec deux énormes défenses, des bêtes si grandes et si lourdes¹⁰ que dix hommes parmi les plus forts n'en viennent pas à bout.

À vrai dire, plutôt que l'intendant, c'était ma mère qui faisait le plus souvent fonctionner la maison. La douceur de son regard n'enlevait rien à son autorité sur les serviteurs, les esclaves et l'intendant lui-même. Pourtant, elle avait toujours manifesté une infinie gentillesse envers moi et mon frère, nous protégeant efficacement des colères de mon père qu'elle arrivait à contenir avec énormément de talent.

Énenlil s'était déjà installé dans une petite pièce légèrement éclairée par trois lampes à huile, le jour n'était pas encore suffisamment levé pour que l'on puisse y voir correctement. Il était assis sur un large coussin, torse nu comme moi, les jambes croisées, tout près d'une petite table basse circulaire sans décoration qui était posée au centre de la pièce. Il portait juste une courte jupe de laine.

¹⁰*Des éléphants.*

Un serviteur venait d'apporter une galette d'orge et de blé mélangés encore toute chaude du four.

– Ça y est, tu te décides enfin à venir manger ?

– Oui, mais tu aurais pu éviter les coups de pied.

– Tu les méritais bien, c'est ton anniversaire aujourd'hui, pourquoi faudrait-il que ce soit systématiquement moi qui doive te réveiller ?

– Parce que je n'y arrive pas tout seul. Les dieux m'ont fait comme ça, je n'y peux rien.

– Bon, admettons, allez, mange et bois, le temps passe vite.

Une vasque en bois d'ébène très aplatie était remplie de dattes et d'oranges. Deux bols également en bois d'ébène attendaient qu'on y verse l'eau fraîche du puits. Le serviteur en avait apporté une belle cruche de terre cuite. Un pot de miel d'acacia des hautes terres avait déjà subi les assauts des doigts d'Énenlil, il s'en léchait encore quelques-uns. Je m'assis sur un des coussins au plus près de la table basse. Il découpa la galette en deux parts égales et m'en lança une moitié avec un petit sourire.

– Si j'étais toi, Petit Frère, je m'exciterais un peu plus, Père n'appréciera pas beaucoup que tu ne sois pas prêt pour aller faire les offrandes au temple... Avec lui ...lors...qu'il... ren...trera.

Énenlil avait eu beaucoup de mal à finir sa phrase tellement le morceau de galette qu'il venait de porter à la bouche était volumineux. Il eut tout autant de mal à l'avalier sans s'étouffer.

– Je sais, je sais, c'est bon, je me dépêche.

Je lui jetais un coup d'œil approbateur et je m'empressais effectivement de finir ma galette, j'avalais 3 ou 4 dattes, vidais un plein bol d'eau fraîche et me précipitais dare-dare dans notre chambre. Une bassine en cuivre et un savon très parfumé m'attendaient pour la toilette. Une des esclaves qui assurait le ménage avait précautionneusement déposé sur un énorme coussin qui aurait pu servir de lit, une tunique d'apparat en laine fine brodée de fils d'or spécialement confectionnée pour moi par le Tisserand du village. Ma toilette terminée, j'enfilais la tunique beige clair, sans manche, et je la ceinturais à ma taille d'une corde tressée.

Une fois habillé, j'allais me présenter à ma mère.

– Mère, je suis prêt.

Je devinais la douceur de son regard à travers la pénombre qui s'accrochait encore à tout ce qui nous entourait.

Contrairement à beaucoup de femmes du pays, qui avaient de mon point de vue quelques rondeurs superflues, Kishnana, ma mère, avait une silhouette fine et bien droite qui relevait merveilleusement la beauté de son regard. Elle s'était certainement levée de bonne heure afin d'arranger sa coiffure avec l'aide d'une ou deux servantes.

Ses longs cheveux noirs lui descendaient normalement jusqu'à la taille. Mais ce matin-là, ils avaient des reflets d'or et d'argent et elle les portait d'une façon que je ne lui connaissais pas. Deux tresses épaisses se croisaient au-dessus de son front et venaient ensuite se mêler pour n'en faire plus qu'une à l'arrière de la tête juste au-dessus de la nuque. On aurait dit une véritable couronne. De chaque côté du visage, à partir des tresses, ses cheveux tout ondulés glissaient sur ses épaules pour venir courir le long de sa poitrine. Le reste des cheveux à l'arrière de la tête lui couvrait le dos de fines boucles ondulées du plus bel effet.

Elle se tourna vers moi et me dévisagea sans rien dire. Elle se recula un peu, prit quelques secondes de réflexion et réajusta un peu ma tunique pour lui donner plus de souplesse.

– Voilà qui est mieux, maintenant tu es prêt mon fils. File rejoindre la porte principale pour attendre le retour de ton père.

– J'y cours tout de suite, Mère.

Dix minutes à peine s'étaient écoulées qu'un bruit de sabots résonna entre les murs de terre crue du pâté de maisons qui entouraient la haute bâtisse de mes parents. Plutôt que de maisons il s'agissait en fait de constructions rectangulaires à toit plat qui semblaient avoir été posées là par le plus pur des hasards et sans aucune règle d'art.

Les murs assez épais étaient faits d'un torchis de boue séchée mêlée à de la paille. Chaque habitation était constituée de deux ou trois rangées de petites pièces carrées sans réelles séparations. L'ensemble était partagé entre les différents membres d'une même famille. Très peu avaient de fenêtres, c'était le meilleur moyen de se protéger des rudes conditions climatiques en été comme en hiver.

L'ensemble manquait cruellement d'homogénéité, mais personne, semble-t-il, ne s'en inquiétait, pas même mon auguste père. Les rues étaient étroites et l'essentiel des constructions s'adossait les unes aux autres. La quasi-totalité n'avait pas d'étage.

Seules les demeures de quelques riches propriétaires en possédaient un, jamais plus, en tous cas, à Tergal, c'était la règle.

Un instant plus tard, mon père apparaissait enfin. Il était accompagné de quatre hommes en armes, à pieds, équipé chacun d'une lance, d'une courte épée et d'un arc. La chose me surprit, mais je n'eus pas le temps de me poser trop de questions, mon père qui montait un grand tarpan¹¹ s'était déjà jeté souplement à terre devant moi. Je me prosternais pour le saluer.

– Les démons de la nuit t'auraient-ils piqué au vif mon fils pour que tu sois déjà si bien éveillé ?

Je m'étais redressé, plongeant mon regard dans le sien. Il affichait un large sourire qui témoignait de son amusement à taquiner son dernier-né. Mais très vite, ses traits se raidirent, un nuage sombre traversa soudain son visage, je pouvais y deviner maintenant un malaise qu'il avait du mal à contenir.

– Père ? m'inquiétais-je, j'avais lancé ma question instinctivement.

Nikereb détourna le regard en se pinçant les lèvres, furieux sans doute contre lui-même de n'avoir pas su maîtriser ses pensées.

– Plus tard mon fils, plus tard, il est déjà plus que temps d'accomplir nos dévotions au temple.

Il me regardait à nouveau, ayant manifestement repris le contrôle total de lui-même.

– Quand nous aurons fini, je te demande de rejoindre ton frère. Occupe-toi avec lui et l'intendant de nos invités et des nouveaux arrivants, j'en ai vu au loin dans la vallée qui devraient être là dans peu de temps.

Il s'épousseta la jupe comme pour avoir encore plus de dignité.

– Il faut au retour du temple que je m'entretienne avec ta mère et nous vous retrouverons ensuite dans les jardins. Lorsque tout sera plus calme ce soir, avant que nous nous accordions un sommeil bien mérité, je vous attendrai dans la grande salle, toi et ton frère. J'ai des choses importantes à vous dire.

Cette réponse n'était pas pour me tranquilliser et j'allais oser le questionner pour en savoir plus. Trop tard, il s'était déjà retourné vers les trois esclaves qui suivaient les gardes. Il leur fit signe d'avancer. Les gardes s'écartèrent pour les laisser passer.

¹¹ Une espèce de petit cheval disparu de la région aujourd'hui.

Deux d'entre eux, d'une vingtaine d'années, portaient sanglée sur les épaules une espèce de hotte tressée d'une contenance d'environ 30 litres. Le troisième n'avait pas plus de quinze ou seize ans. Il n'avait pas le teint pâle des gens de la vallée, mais la peau fortement brunie par le soleil. Ses cheveux frisés noirs d'ébène recouvraient son front, ses joues et une bonne partie du cou comme pour cacher quelque chose. Je croisais son regard lorsqu'il arriva à ma hauteur. Ses yeux sombres semblaient perçants comme le sont ceux d'un aigle.

Il était déjà assez grand et me dépassait sans problème de deux bonnes têtes. Il portait seulement une espèce de pagne usagé autour des hanches et de vieilles sandales à moitié déglinguées. Malgré sa condition misérable, il se dégageait de lui comme une aura de fierté qui transparaissait à travers sa servilité forcée. Le jeune esclave me passa devant pour venir se saisir des rennes du grand tarpan, lui caressant affectueusement la joue au passage. L'animal frissonna. Puis le jeune s'empressa de le guider vers les écuries.

Je le suivis du regard, me questionnant à propos des traces de blessures sur son dos, certainement dues à des coups de fouet assez anciens, car mon père n'usait jamais de ce châtiment. Une chose me frappa tout de suite, sa peau mate semblait presque luire d'une couleur bleutée, comme si la peau elle-même avait eu naturellement cette couleur étrange. Mon père semblait avoir deviné mes pensées.

– C'est un enfant du désert, mon fils, un nomade du pays au-delà des grandes dunes de l'Ouest.

Je me retournais vers lui, mon père regardait comme moi le jeune esclave s'éloigner avec la monture.

– Je l'ai acheté au marché des esclaves de Nippour il y a dix lunes, il me sert bien.

Père abaissa son regard vers moi.

– Peut-être arriveras-tu à le faire parler, il n'a rien voulu répondre à mes questions, même sous la menace de la verge. Pour l'instant, j'ai décidé de l'appeler Barzil-Ur¹², mais Barzil sera suffisant. Ce jeune endure les coups comme un prince. J'aimerais en savoir plus sur lui.

– Peut-être que c'est vraiment un prince, répliquais-je avec ce que j'avais de plus logique.

¹²*Cœur de fer (traduction approximative du vieux sumérien).*

– Ça ne serait pas pour me surprendre, mais nous n'avons pas le temps d'en dissenter maintenant, viens avec moi.

Je regardais une dernière fois de loin le dos de l'esclave comme pour y chercher des réponses. Puis je m'empressais de rejoindre mon père en courant, car il avait déjà pris une bonne avance avec son pas rapide. S'il y avait une chose certaine, c'était que le Seigneur Nikereb n'aimait pas redire les choses plusieurs fois, et aujourd'hui ce n'était sûrement pas le jour pour provoquer son courroux.

Le village de Tergal, fief de notre famille, était construit sur une résurgence rocailleuse qui s'élevait d'une bonne quinzaine de mètres au-dessus de la vallée environnante. Il accueillait quelque 400 hommes, femmes et enfants. Il avait certainement été rasé puis reconstruit plusieurs fois au même endroit dans son histoire ancienne par-dessus ses propres décombres. Ceci expliquait sans doute que l'ensemble du village s'élevait assez haut au-dessus des champs. Tout autour s'étalait une grande plaine presque plate emprisonnée entre les deux grands fleuves Idiglat et Buranun, plus connus sous les patronymes du Tigre et de l'Euphrate.

La plaine s'étirait très loin vers le Sud, jusqu'à la mer. C'était une plaine alluviale très riche grâce à tout un réseau d'irrigation qui y permettait diverses cultures tout au long de l'année de fruits, de légumes et de céréales. L'orge et le blé en particulier constituaient l'essentiel de notre alimentation. La position avantageuse du village en faisait une position militairement stratégique, malgré son peu d'étendue. Plus loin à l'Ouest, la guerre n'avait jamais vraiment cessé entre les cités de la Grande Vallée à l'Ouest.

Il n'y avait pas à proprement parler de garnison au village. Mon père entretenait douze gardes à la maison. Avec les six du temple dont il gardait le plein commandement, cela ne faisait pas grand-chose. Le village n'était pas fortifié par un mur d'enceinte comme les grandes cités de Sumer, mais un mur épais d'épineux assez haut nous protégeait la nuit des fauves qui rôdaient parfois près des habitations.

Tergal, notre village, était surtout un abri sûr contre les vagues destructrices des grandes inondations. Elles se produisaient lors de la fonte des neiges, qu'amplifiaient souvent les pluies torrentielles du printemps. Les villages le long des fleuves qui ne pouvaient pas bénéficier d'une telle protection se retrouvaient parfois entièrement submergés.

Même les grandes cités du Sud n'étaient pas à l'abri des colères des fleuves. La furie des eaux emportait tout, réserves de nourriture, hommes, bêtes et même les constructions les plus solides avaient du mal à résister.

Nikereb tourna à droite dans une rue plus large qui remontait en pente douce vers le Nord. Au bout de la rue, à une centaine de pas, se trouvait l'entrée du temple. Le culte principal était dévoué au dieu Enki, le dieu des eaux fraîches, de la fertilité et de la connaissance, protecteur du village et créateur de l'humanité. Au fond de la pièce centrale se trouvait un autel au-devant de sa statue haute d'environ six coudées. Elle était posée sur un piédestal un peu plus haut que l'autel. D'autres statues de dieux ou déesses secondaires ornaient les murs du temple.

Plusieurs offices journaliers permettaient de nourrir les dieux par des offrandes de victuailles et de bière. Toute la population y participait, quel que soit son statut. Même les plus pauvres des miséreux arrivaient à faire un don, quitte à se passer eux-mêmes d'un repas. Pour nous, nos dieux étaient des êtres vivants, d'où l'importance de leur fournir boissons et nourritures à travers nos offrandes. L'embonpoint de nos moines attestait d'ailleurs de la générosité du village.

Père s'arrêta devant la marche qui donnait accès à l'intérieur du temple. Deux grandes vasques en roseaux tressés avaient été déposées à l'entrée devant nous. L'En fit un geste aux deux jeunes esclaves qui se précipitèrent de chaque côté des vasques, posèrent leur hotte à terre et en vidèrent adroitement le contenu dans les vasques. Il y avait en belle quantité des fruits, des pains, des légumes et du poisson séché.

Les deux esclaves reprirent rapidement leur place derrière les gardes. Le Grand Prêtre leva alors le bras droit et les chants qui provenaient du fond du temple s'interrompirent. Quatre novices au crâne rasé sortirent du temple. Par deux, ils soulevèrent les vasques et les déposèrent à l'intérieur sur l'autel principal. Le Grand Prêtre se prosterna devant Enki, marmonna quelque chose d'inintelligible, on aurait dit une langue ancienne, peut-être une langue étrangère, tout au moins c'était l'impression que j'en avais, puis il se retourna vers nous, salua mon père pour son offrande et quitta la nef.

Nos obligations remplies, il ne nous fallut pas bien longtemps pour redescendre la rue et prendre la direction de la demeure familiale. C'était une grande bâtisse entièrement construite, tout comme le temple, en briques de terre crue. Les briques de nos bâtiments étaient faites d'un mélange de boue et d'argile, de fins copeaux de bois et de paille mêlés. Une fois formées à environ une demi-coudée de long, une main de large et presque autant de haut, elles étaient mises à sécher au soleil. Il en fallait une grande quantité pour les empiler et monter des murs épais d'environ une coudée¹³ et demie, parfois plus.

Cette technique de construction était de loin la plus économique. Elle s'adaptait parfaitement au climat difficile de la région, les briques absorbant une partie de l'humidité pendant les périodes pluvieuses et la diffusant lors des fortes températures, ce qui rafraichissait l'atmosphère intérieure. L'assemblage pouvait être exécuté sans mortier en croisant simplement les différentes couches. On montait également les briques en les jointant avec un torchis de boue et de paille parfois mélangé à du bitume et des tiges de roseaux. Les constructions en pierres étaient vraiment rares dans la vallée, car il n'y avait pas de carrière à proximité, il fallait les faire venir des montagnes.

Mon père nous fit stopper assez loin de l'entrée principale, il ne tenait pas à être vu tout de suite. De notre position, nous pouvions voir en contrebas une partie du jardin familial. À ma grande surprise, il y avait déjà du monde. Les domestiques et les esclaves se démenaient manifestement pour satisfaire tout le monde.

Je sentis la main gauche de mon père se poser sur mon épaule droite. Il y imprima une légère pression. Je pense qu'il avait autant que moi le cœur serré de voir tous ces gens piétiner l'herbe rase et s'approcher des arbustes fruitiers ou des fleurs. Un vague sentiment de désespoir m'envahit à l'idée de ne plus reconnaître notre magnifique jardin quand tout ce monde serait parti. Heureusement, l'intendant veillait au grain, mais il semblait avoir un mal de chien à se déplacer sans courir d'un endroit à un autre pour éviter le pire. Je sentis mon père se pencher doucement au-dessus de mon épaule.

¹³ Une coudée valant environ 50 cm.

– Manifestement mon fils, on a besoin de toi de toute urgence là-bas pour recentrer l'attention de tous ces gens sur autre chose que nos beaux arbustes et nos belles plantes. Je compte sur toi pour en sauver le plus possible.

Il relâcha la pression sur mon épaule pour y poser deux petites tapes d'encouragement.

– Père, regarde, comment vais-je faire pour m'occuper de tous ces gens ?

– Tu es un homme maintenant. À toi de trouver. N'oublie pas que tu n'es pas seul. Énenlil est là lui aussi. Il t'aidera.

Sans plus en dire, il tourna prestement les talons comme un félin. Je restais planté là au milieu du chemin aussi immobile qu'un vieil arbre mort. D'un seul coup, je me sentais aussi abandonné qu'un jeune agneau entouré de hyènes prêtes à lui sauter dessus pour n'en faire qu'une bouchée. Ce fut un des moments les plus longs de ma courte vie d'alors.

Je ne me rappelle plus combien de temps je suis resté là immobile comme un nigaud, mais ce fut très long, c'est sûr. Je me rappelle juste l'horreur de cette panique qui montait en moi avec la force d'un torrent boueux dévalant de la montagne après la pluie, arrachant les berges et les arbres. J'étais à deux doigts d'être emporté par cette vague destructrice et j'allais tourner les talons pour fuir vers la sécurité d'un endroit plus calme quand soudain...

– Hé hooo ! Mardouk ! Hé ho !

Trop tard, c'en était fait de ma solution de repli. Je ne saurais dire qui avait pu me voir le premier et anéantir ainsi en une fraction de seconde tous mes espoirs de retraite. Toujours est-il que tous les regards étaient maintenant braqués sur moi. Plus question de prendre mes jambes à mon cou pour déguerpir. Père ne me l'aurait jamais pardonné, ni Mère.... Mère ? Je sentis tous mes muscles se tendre à se rompre. J'aurais pu sans doute affronter la colère de Nikereb, ça oui, mais au grand jamais je n'aurais pu infliger à ma mère la honte de sa vie en me voyant reculer devant cette haute assemblée. Non, ça, jamais !

– Hé hooo ! Mardouk ! Tu viens oui ?

– J'arrive, me voilà, me voilà !

Depuis qu'il m'avait quitté, Père n'avait mis que quelques minutes à peine pour arriver devant les appartements de Kishnana. De la main gauche, il repoussa légèrement le voile pourpre de tissu épais qui faisait office de porte, puis il s'introduisit doucement à l'intérieur.

Il régnait dans la pièce une atmosphère douce et parfumée aux senteurs de jasmins et de roses mélangés. Quelques bouquets ornaient de-ci de-là le vaste intérieur de leurs magnifiques fleurs blanches et rouges. L'En aimait ramener des pieds d'arbustes à fleurs de ses voyages à travers tout le pays pour le plus grand plaisir de Kishnana. Sitôt rentré, tous les deux cherchaient les meilleurs emplacements pour planter les dernières trouvailles colorées et odorantes qu'il venait de lui offrir.

– Mon tendre époux aurait-il si peur des tous nos invités qu'il vienne dès cette heure matinale chercher le réconfort de sa femme, l'empêchant ainsi de finir sa préparation ?

Mon père ne répondit pas. Il s'était arrêté devant un bouquet de jasmin. Machinalement, il tirait doucement sur quelques pétales blancs immaculés en mesurant adroitement sa force pour ne pas les arracher.

Kishnana, intriguée par cette attitude inhabituelle, venait de le rejoindre en glissant d'un pas léger sur le sol. Une souris n'aurait pas fait plus de bruit. Tendrement, elle se colla derrière lui, enserrant de ses deux bras sa large poitrine légèrement velue. Alors qu'elle lui prodiguait quelques baisers entre ses omoplates, il lui recouvrit les mains des siennes. Il avait l'air extrêmement tendu. Elle pencha la tête pour essayer de lire sur son visage.

– Se serait-il passé quelque chose de grave mon bien-aimé ?

Nikereb se retourna doucement. Il posa ses deux mains sur le galbe agréable des fesses et la plaqua avec attention contre lui.

– On m'a rapporté des choses inquiétantes... tu as raison...

Il hésita à aller plus loin, se demandant comment il allait bien pouvoir faire pour tout lui dire sans jeter en elle un trouble trop grand.

– Des choses inquiétantes ? De quelles choses parles-tu ?

Kishnana était une femme à l'esprit vif, d'une grande intelligence. Elle avait tout autant que lui les capacités de se projeter dans l'avenir. Peut-être qu'aujourd'hui il aurait pu se passer de venir chercher un conseil. Peut-être que tout s'arrangerait finalement.

Peut-être que tout ça, tout ce qu'on lui avait raconté ne serait bientôt plus qu'un mauvais souvenir. Avec un peu de chance, les rumeurs ne resteraient que des rumeurs, comme souvent par le passé.

– Je ne sais pas trop. Il y a des rumeurs qui courent sur des bandes armées dans le nord du pays.

– Ça ne serait pas la première fois non ?

– Oui tu as raison, mais cette fois c'est peut-être différent.

Englué dans ses doutes, son regard se perdait sur les imperfections du plafond. Il aurait voulu penser à autre chose. La prendre là maintenant dans ses bras comme si rien ne s'était passé. L'embrasser avec passion comme au premier jour. Respirer ses parfums, caresser sa peau. La combler de mille baisers. Peut-être qu'il aurait mieux valu tout ignorer, la soulever, la poser doucement sur les coussins et lui faire l'amour jusqu'à se vider la tête et ne plus entendre que des soupirs de plaisir. Se coucher enfin sur le dos, vaincu, à côté d'elle, reprenant halène les yeux fermés. Être juste là, arrêter la fuite du temps, la laisser poser sa tête sur son ventre, les doigts dans ses doux cheveux et vibrer encore en pensée de ce merveilleux moment. Oui, tout oublier, tout oublier.....mais comment ?

– Je sens bien que ça ne va pas, en quoi cela serait-il différent des autres fois mon époux ?

Il avait réalisé qu'il y avait trop de coïncidences avec d'autres mauvaises nouvelles qui lui avaient été confiées par des marchands de passage. Si tout ce qu'on lui avait dit était vrai, et il n'en doutait pas, le spectre des jours sombres ferait très vite son apparition. Les démons s'étaient à nouveau réveillés dans l'esprit des hommes. Trop tard, il en avait déjà trop dit.

– C'est peut-être moi qui ai des idées noires, je m'inquiète sans doute pour rien.

Kishnana posa ses mains sur ses joues par-dessus la grande barbe qu'elle aimait tant caresser en s'endormant. Elle se souleva légèrement sur la pointe des pieds pour venir déposer ses lèvres sur les siennes. Il répondit tendrement en la serrant plus fort contre lui et l'embrassa longuement. Sans sortir les mains de ses joues, elle recula doucement se cambrant le dos pour bien le regarder dans les yeux.

– Tu sais que tu peux tout me dire, je te connais trop bien. Cela fait plusieurs jours maintenant que je vois parfois le vide dans ton

regard. Qu'est-ce qui pèse si lourd sur ton cœur pour ne pas vouloir le partager avec moi ?

Elle avait dit ces quelques mots avec tout l'amour qu'elle pouvait y mettre, le ton en était presque suppliant.

– Dis-moi...

Elle pressa un peu plus fort sur les joues de Nikereb.

– Je suis avec toi mon aimé, depuis toujours, tu le sais, tu peux tout me dire. Dis-moi ce qui se passe. Dis-moi maintenant ce qui te fait si mal.

Mon père plongea son regard dans celui de Kishnana.

– Nous avons des ennemis partout, tu le sais, notre prospérité et notre façon de vivre plus libres qu'avant, font des envieux. Mais plus que tout, cela fait des mécontents qui ne voudraient pas voir leurs privilèges amoindris comme nous l'avons fait avec les nôtres depuis que le Lugal ¹⁴Urukagina est Roi de Lagash."

– Bien sûr, je sais ça, bien sûr. Je pense juste que ce n'est pas ça qui t'inquiète autant, il y a autre chose, mais quoi donc ?

Cette fois encore mon père se félicitait intérieurement de la chance qu'il avait d'avoir un jour croisé la route de cette femme belle, intelligente et attendrissante à souhait.

– Tu as raison, comme toujours, il y a bien autre chose...oui.

Il la regarda encore une fois comme pour la supplier de le pardonner de ce qu'il allait dire enfin.

– La guerre est à notre porte ma bien-aimée. Les brigands du Nord sont de retour, ils volent, pillent et tuent tout ce qui est sur leur chemin. Les marchands fuient les rives de l'Euphrate. Des bandes de pillards y arrivent en grand nombre du grand Ouest, des nomades sans foi ni loi qui ne reculent devant aucun barbarisme.

Kishnana sentit un frisson lui parcourir tout le corps. Elle ouvrit plus grand les yeux. Elle comprenait maintenant ce qui tracassait autant Nikereb. En ancien et vaillant capitaine de guerre, il savait anticiper les stratégies de ses ennemis. Elle devinait avec effroi que ce qu'il avait en tête allait sans aucun doute bientôt les toucher sans merci. L'ombre de la guerre allait certainement s'étendre sur leurs terres, dans ce coin de paradis où ils aimaient tellement vivre en paix en famille.

¹⁴*Littéralement le Grand Homme en sumérien.*

Pourquoi fallait-il donc que ce malheur arrive maintenant ? Pourquoi les dieux avaient-ils à nouveau besoin de la haine des hommes, de se nourrir de leurs souffrances et de leur mort ? Nikereb ne lui laissa pas le temps de réfléchir plus loin à d'autres questionnements.

– Je soupçonne le Roi d'Oumma¹⁵ de fomenter tous ces troubles pour nous faire peur et nous affaiblir. Il y a longtemps qu'il rêve d'étendre son territoire plus au sud vers les vergers de Lagash. Son armée s'est multipliée, elle est puissante maintenant et bien entraînée. S'il a réussi à rallier à sa cause les bandes de mercenaires dont on m'a parlé, j'ai peur que le conflit ne soit inévitable et terrible.

– Que peut-on faire mon amour ?

– Je ne sais pas. Nous n'avons pas assez d'hommes ici. Nous ne pourrions pas résister si nous étions attaqués. Les barbares sont trop nombreux et trop aguerris dans leurs exactions. Il nous faudrait plus de soldats, plus d'armes.

– Et si nous demandions de l'aide ? Unis et plus nombreux nous serions plus forts !

– Oui, nous serions plus forts, mais serions-nous assez forts ?

– Ton cousin Urukagina, le Roi de Lagash pourrait nous aider, non ?

– J'y ai pensé, mais tout aimable qu'il soit, il ne voudra sans doute pas se départir d'une partie de son armée alors même que son principal ennemi le menace à sa frontière du Nord-Ouest.

– Je comprends. D'un autre côté, nous ne pouvons pas abandonner à son triste sort la population de Tergal.

Kishnana frissonna à nouveau de tout son corps.

– Non, nous ne pouvons pas, répondit Nikereb aussitôt. Il va falloir les prévenir, mettre tout le monde au courant pour que ceux qui peuvent avoir ailleurs un abri plus sûr puissent partir au plus tôt. Demain sans doute serait-il sage de le faire.

– Ne veux-tu pas consulter l'Oracle du temple ? Ses visions nous ont parfois bien aidés par le passé.

– C'est vrai, mais si je vais le voir maintenant, tout le village va être aussitôt au courant qu'il se passe quelque chose d'anormal.

¹⁵*Cité État en conflit larvé avec celle de Lagash à l'époque du récit.*

Je ne veux pas de mouvement de panique aujourd'hui, nous avons assez de soucis à régler comme ça pour la journée. Demain, il sera bien assez tôt.

Nikereb redevenait soudain lui-même, le commandant, le maître du jeu. Il venait de se délivrer enfin de ses angoisses. Il se sentait maintenant à nouveau prêt à affronter sans faillir tous les dangers du monde. Il resserra Kishnana contre lui, laissant ses mains glisser tendrement sur la douce cambrure des reins de sa femme. À nouveau, il l'embrassa, mais cette fois avec fougue, ce n'était plus le premier jour, c'était un nouveau jour.

– Il faut penser maintenant à nos invités ma tendre et douce colombe.

Il la gratifia d'un nouveau doux et affectueux baiser du bout des lèvres, les yeux fermés pour mieux goûter à la chaleur enivrante de ses lèvres.

– Je vais me préparer aussi vite que je peux, personne ne verra Nikereb vêtu comme un palefrenier le jour des 12 ans de son plus jeune fils. Fais-toi belle comme jamais ma douce, je reviens te chercher dès que je suis prêt.

Au jardin, j'étais entouré de convives qui voulaient tous échanger quelques mots aimables avec moi.

– Mardouk, ça va mon petit ? Hé ! Ne poussez pas vous autres derrière !

– Heuuu, ça va oui....

– Mardouk ! Oh hé ! Bon anniversaire mon grand ! Arrgghhh ! Ne poussez pas on a dit !!

– Merci, ça va oui, merci....

– Mardouk ? Tu te souviens de moi ?

– Oui, heuuu, non !

– Alors ça fait quoi d'avoir douze ans ?

– Mais ce n'est pas vrai, vous allez arrêter de pousser oui !

– En fait, ça me fait une année de plus, répondez-je à la dernière question.

– Ah, ah, ah, génial, il a de l'humour le petit.

– Mardouk, bon anniversaire mon grand.

– Merci, merci....

Je n'avais jamais vécu une telle bousculade autour de moi. Des mots affables et des jurons de protestations fusaient d'un peu partout à la fois. Chacun voulait m'adresser avant les autres quelques mots gentils de bienvenue ou me poser des questions tellement nombreuses sur ma santé, mon état d'esprit, mes envies, comment je comptais faire ceci ou cela, j'en avais la tête toute retournée.

– Mardouk ? Hou hou !

– Je suis là... Merci. Hein ? Si je vais bien ?

– En forme jeune homme ?

– Oui, oui, enfin je crois oui....

J'essayais bien sûr de satisfaire tout le monde, mais évidemment, personne ne me laissait le temps de répondre complètement. J'aurais voulu être à dix mille lieues de là, tranquillement assis, seul entre les roseaux au bord d'un étang, à observer la faune sauvage, regarder passer les oiseaux dans le ciel, deviner les poissons effleurer la surface de l'eau en espérant attraper une mouche imprudente, voir une nichée de canetons suivre en file indienne le sillage de leur mère. J'avais un mal fou à contenir cette bousculade festive, les gens les plus loin sautant parfois à pieds joints ou jouant des coudes pour voir ce qui pouvait bien se passer au centre de l'attroupement dont j'étais la vedette bien involontaire.

– Hé regardez là-bas !

– Ah ! Enfin !

D'un seul coup, l'étau s'était desserré, me laissant médusé, pantois, tournicotant sur moi-même en trébuchant, presque ivre. Tout ce petit monde, qui un instant plus tôt n'avait d'yeux que pour moi, se précipitait de l'autre côté du jardin, ne me prêtant plus aucune attention. La foule se concentrait maintenant près de l'entrée des cuisines aménagées spécialement pour mon anniversaire. On entendait des cris de joie, des sifflets, des plaisanteries. Par endroit, certaines personnes entonnaient des chansons paillardes en tapant des mains et des pieds.

Beaucoup de jeunes enfants profitaient du moment d'inattention de leurs parents pour s'amuser en criant dans de folles farandoles ou en se poursuivant à la course entre les rangs serrés des adultes, bousculant les convives qui protestaient en maudissant tous ces garnements des feux de l'enfer et d'autres châtiments qu'il vaut mieux taire ici.

Je compris assez vite l'objet de cette liesse soudaine. Les serviteurs venaient d'apporter les premières grandes jarres de bière. Plusieurs tables venaient également d'être remplies une deuxième fois de victuailles toutes aussi délicieuses à voir qu'à manger. Il y avait quantité de volailles farcies, du bœuf rôti, du mouton frit, des galettes de blé fourrées au miel ou aux figues et beaucoup d'autres attractions gourmandes comme des cuisses de pigeons confites, des fruits frais des vergers de la propriété ainsi que des fromages de lait de brebis, de chèvres ou de vaches. Les charcuteries fumées avaient été englouties en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Certains se servaient directement avec de petites louches dans de gigantesques marmites contenant de la soupe de poireaux agrémentée au lard de porc, à l'ail et à l'oignon et quelques épices dont j'ignore toujours le nom.

Il y avait assurément beaucoup de monde et les nouveaux arrivants venaient se joindre avec empressement à la foule déjà présente, échangeant quelques salutations d'usage avant de se rendre assez vite sur le buffet dont les composants diminuaient maintenant à vue d'œil. Les plus assoiffés, ils avaient l'air d'être nombreux, entouraient les jarres de bière.

De grandes pailles en fines tiges de roseau plongeaient dans le breuvage et chacun y allait de sa gorgée en aspirant de toutes ses forces. Notre bière était particulièrement puissante et il ne fallut pas beaucoup de temps pour voir quelques convives très exubérants zigzaguer dans les allées pour finir endormis à l'ombre d'un arbuste bienvenu.

Un son aigu de clochettes retentit soudain. Tout le monde se retourna vers la porte est, du moins tous ceux qui en étaient encore capables. Quelques adultes attrapèrent au vol les gamins qui couraient encore.

Le silence soudain avait quelque chose de surréaliste par rapport à la cacophonie joyeuse qui venait de s'interrompre. Nikereb et Kishnana apparurent côte à côte, arborant tous deux un large sourire et saluant la foule des invités de la main. Mère était magnifiquement belle. Elle portait une superbe robe fine.

Sur sa tête était posée une couronne d'or finement ciselée cintrée au-dessus de ses tresses d'où partaient 3 tiges verticales dont chaque bout était terminé par une fleur d'or au pistil en lapis-lazuli¹⁶.

Père arborait fièrement, comme il se doit, sa longue barbe noire et ses cheveux bouclés aussi sombres que la nuit. Il était coiffé d'une tiare cylindrique blanche. Une bande d'or large de deux doigts ornait en croissant de lune la partie frontale de la coiffe. Un ceinturon en cuir soutenait sur sa cuisse gauche le fourreau d'une courte épée au manche d'ivoire. À chaque doigt de sa main droite, il portait une chevalière en or.

Une ovation éclata soudain aussi puissante que le grondement du tonnerre. Père et Mère s'étaient ensuite mêlés à la foule sautant d'un groupe d'invités à un autre, recevant félicitations et remerciements pour l'organisation de cette formidable journée. Les domestiques et les esclaves continuaient à approvisionner les tables, marmites et cruches en un ballet incessant. La plupart des gens m'ayant déjà salué, plus personne ne semblait prêter une importance quelconque à ma personne.

– Tout va comme tu veux, Petit Frère ?

Énenlil venait de s'asseoir à côté de moi à l'ombre d'un grand pommier.

– Je remercie les dieux d'avoir donné autant de courage à Père et Mère pour affronter toute la journée une telle troupe brillante, moi je n'en aurais pas eu la force, répondis-je en jetant un regard circulaire autour de nous.

– N'est pas Seigneur qui veut, il faut avoir plus que du courage pour tenir ce rang la tête haute et le dos droit, reprit mon frère.

– Eh bien je ne suis pas pressé de le devenir.

– Moi non plus à vrai dire.

– Mais toi tu as dix-huit ans maintenant.

– Justement, je préférerais parfois en avoir encore douze comme toi.

Énenlil, les jambes rabattues devant sa poitrine, les bras croisés sur ses genoux, songeait certainement aux soucis qu'il aurait un jour à affronter lui aussi lorsqu'il aurait la charge du domaine.

¹⁶ Pierre précieuse de couleur bleue.

Père lui donnait déjà de plus en plus de responsabilités dans la gestion des fermes. Après la journée de travail dans les champs il devait continuer à suivre des cours de comptabilité et à réciter par cœur les principes de la jurisprudence consignée par les moines scribes sur d'innombrables tablettes d'argile.

Notre écriture cunéiforme, à elle seule, nécessitait plusieurs années d'apprentissage. Nous devions apprendre par la répétition des gestes comment lire et écrire plus de 600 signes différents à imprimer adroitement dans l'argile. Nous devions savoir parfaitement tailler nos calames ¹⁷ dans une tige de roseau séchée à l'avance. Ils pouvaient être de différentes tailles et diamètres. Un côté était affuté en pointe jusqu'à obtenir le bon angle et l'autre était parfois abrasé en forme d'hémisphère.

Sur certaines tablettes, on imprimait un sceau de propriété à partir d'un rouleau calligraphié appelé sceau-cylindre. Taillé en négatif dans une pierre cylindrique de la longueur d'un pouce et d'un diamètre moitié moindre. On le faisait rouler sous la pression de la paume de la main sur une bande d'argile fraîche. Une image s'imprimait alors dans l'argile qui valait pour signature. Elle pouvait servir aussi à d'autres fonctions comme la fabrication d'amulettes par exemple, une solution très pratique pour la reproduction en série.

La sonnerie puissante d'un cor nous sortit de nos tristes pensées. Elle annonçait les courses de tarpans. D'un bond, nous nous retrouvâmes à courir pour rejoindre la piste balisée à l'extérieur de la zone protégée par l'immense mur d'épineux.

– Je pensais que Père t'aurait demandé de faire la course, me dit Énenlil.

– Ben moi je suis bien content qu'il ne l'ait pas fait. De toute façon, je n'arrive pas à rester sur le dos des tarpans plus de quelques minutes. Ils ont pactisé contre moi et se sont accordés pour m'éjecter dès qu'ils le peuvent.

– Mais du coup, qui alors va conduire notre tarpan ?

– Bonne question, je ne sais pas du tout.

Plusieurs jeunes cavaliers étaient déjà prêts pour la première course.

¹⁷Tiges de roseau taillées pour écrire sur les tablettes d'argiles.

Chaque famille présentait une bête de quatre à cinq ans maximum et un cavalier de moins de seize ans. Le cavalier n'était d'ailleurs pas forcément un membre de la famille.

Il la représentait grâce à une écharpe colorée enroulée autour de la taille. Les bêtes étaient montées sans selle. La piste était une étendue de terre plate non cultivée d'environ quarante coudées de large et d'environ un stade¹⁸ de long.

Chaque animal était tenu en laisse par un esclave devant la ligne de départ. Les cavaliers attendaient derrière une deuxième ligne à quarante coudées d'écart. Au signal ils devaient courir jusqu'aux tarpans, monter sur le dos des animaux le plus vite possible et se lancer dans la course. De chaque côté de la piste, deux grosses bottes de foin marquaient les virages. Le gagnant était celui qui arrivait le premier après avoir parcouru dix allers-retours. Chaque cavalier était muni d'une corde de cuir. Il pouvait user de cette corde ou d'autres stratagèmes pour tenter de déséquilibrer ses adversaires pendant la course. L'objectif n'était pas tant de gagner la course que de faire jouer les spectateurs qui prenaient de nombreux paris comme : qui passerait trois fois en premier sur la ligne d'arrivée ou encore quelle monture garderait son cavalier jusqu'au bout etc....

Père avait jalousement gardé le secret du héraut qui devait nous représenter. Les derniers tarpans sortaient maintenant des écuries, mais nous n'avions pas encore vu notre représentant. Quelle ne fut pas ma surprise de voir finalement Barzil ceinturé de notre écharpe jaune et verte à points blancs. Tout se mettait maintenant en place, les neuf tarpans participants, leurs cavaliers et aussi les nombreux spectateurs. On sentait la tension monter chez les parieurs.

Seule ombre au tableau, de gros nuages d'orage montaient rapidement du Sud.

– Tu as vu le ciel Énenlil ?

– J'ai vu oui, je pense qu'on va se prendre un bon grain, répondit mon frère en grimaçant à la vue des nuages beaucoup trop sombres à son goût.

– Et de l'orage sans doute aussi, vu comme les nuages sont gris de cendre, ajoutais-je.

¹⁸ *Un peu moins de 200 mètres.*

– Tu as raison, Petit Frère, s'il vient à faire orage, ça va être la catastrophe.

– Alors ça va être la catastrophe, c'est certain, je viens de voir un éclair au loin.

Beaucoup de gens avaient observé comme moi le ciel avec inquiétude, mais la course allait commencer et les paris étaient déjà pris. Beaucoup de monde se pressait maintenant à peu de distance de la ligne d'arrivée.

La sonnerie du cor retentit à nouveau. Les cavaliers se précipitèrent vers leurs montures sous les cris stridents de la foule. Nos tarpans étaient des animaux particulièrement rebelles, même domestiqués. Les monter du premier coup, en leur sautant sur le dos, n'était pas une chose gagnée d'avance. C'était peu de le dire en effet, car on assistait à une vraie scène d'anthologie. C'était à croire que les bêtes s'étaient toutes passé le mot pour semer la panique la plus totale dès le départ.

Certains se cabraient faisant tomber à terre leurs malchanceux cavaliers, d'autres s'entêtaient à tourner en rond autour des malheureux esclaves qui avaient un mal fou à les garder au pied. Deux tarpans avaient d'ailleurs décidé de faire la course sans cavalier et courraient déjà sur la piste en ruant, poursuivis évidemment par les esclaves qui tentaient sans succès de les rattraper. Des hurlements de colères et d'énormes rires se mêlaient dans l'assistance qui s'agitait en grands mouvements de bras et de cris, renforçant sans le savoir l'excitation des tarpans.

– Hi hi, ça, c'est un départ comme on en voit rarement, quelle pagaille, dis-je en riant de bon cœur.

– Tu peux le dire Petit Frère, quelle pagaille, oui !

– Regarde Énenlil, il fait quoi Barzil ?

– Ben, alors ça, je ne sais pas du tout.

Barzil avait pris les rênes de la main gauche, s'était placé face à sa monture et la main droite levée vers le front de sa bête il semblait lui parler. Père et Mère avaient comme moi et Énenlil cessé de regarder la folie de ce départ complètement loupé pour observer attentivement Barzil. Trois cavaliers venaient de franchir la ligne. Aussi surprenant que cela puisse paraître, notre bête venait de se calmer. Barzil glissa sur son flanc gauche en lui caressant la joue comme je l'avais déjà vu faire avec le grand Tarpan de mon père.

Il glissa la main droite le long de l'encolure puis d'un bond agile se retrouva sur le dos du tarpan qui partit aussitôt au gallop. Les trois derniers cavaliers lui emboîtaient le pas.

– Tu crois qu'il va pleuvoir Énenlil ?

– Je ne crois pas, j'en suis sûr, regarde comme les nuages sont agités, ce n'est pas bon signe ça, non, pas bon signe du tout. Ils arrivent à toute vitesse.

Au troisième tour, les positions relatives n'avaient pas encore changé. Au quatrième, notre cavalier semblait avoir repris du terrain et une ovation fantastique l'avait accueilli au passage de la ligne blanche devant les spectateurs impressionnés.

L'orage était maintenant sur nous, le tonnerre grondait et les premières gouttes se mirent à tomber pour se transformer très vite au cinquième tour en véritable déluge. Une grande partie de l'assemblée partit en courant se mettre à l'abri sous les tentes de Bédouins que mon père avait fait installer. Quelques parieurs bravaient malgré tous les éléments pour suivre la suite des événements.

Les éclairs devenaient de plus en plus proches. La pluie malheureusement ne faiblissait pas. J'étais trempé jusqu'aux os, mais je n'aurais raté pour rien au monde la fin de la course. La piste se transformait de plus en plus en champ de boue. Au huitième passage, le tarpan de tête glissa dans le virage entraînant avec lui la chute de son poursuivant.

Barzil en profita pour les dépasser, il se rapprochait de plus en plus du jeune en tête, toujours poursuivi par les trois autres concurrents. Mère s'était dès les premières gouttes mise à l'abri dans la maison. Nikereb restait lui planté comme un roc se protégeant les yeux avec la main droite pour voir la course aussi bien qu'il le pouvait. Une bonne partie des parieurs avait renoncé pour échapper au déluge.

Barzil revenait sur le cavalier seul en tête, les autres concurrents revenaient aussi. Au dernier tour, Barzil passa devant et c'est en groupe serré qu'ils se présentèrent devant la ligne d'arrivée. Au moment où notre monture passait la ligne, la fondre tomba entre les cinq concurrents. Les tarpans s'effondrèrent éjectant leurs cavaliers dans leur chute.

Sous les yeux horrifiés de l'assistance, plus rien ne bougeait sur la piste devenue une vraie pataugeoire. Je m'y précipitais avec Énenlil.

Père avait été plus rapide que nous. Plusieurs esclaves arrivaient aussi en renfort pour secourir bêtes et hommes. Deux des tarpans, dont le nôtre, étaient morts, les trois autres n'étaient pas en meilleure forme. Ils donnaient de grands coups de sabots dans le vide avec leurs pattes arrière en hennissant de douleur.

Nikereb s'était accroupi à côté de Barzil. Il enleva rapidement la boue du visage de l'adolescent pour dégager les yeux, le nez et la bouche aidé par la pluie qui tombait toujours en torrent.

– Père, il est vivant ? dis-je très inquiet.

– Oui, ça va aller, ne t'inquiète pas mon fils. Énenlil ! dit-il à mon frère en se tournant vers lui, regarde si tu peux faire quelque chose pour les autres jeunes.

– Ils sont déjà pris en charge, Père, répondit mon frère après avoir fait un tour sur lui-même.

– Bien, alors mettons-nous vite à l'abri au village. Énenlil, dit aux autres de porter les blessés à l'écurie.

Mon père prit Barzil dans ses bras, se relevant en faisant attention à ne pas glisser. C'est à ce moment précis que le cor de la garde sonna.

– Quoi encore ? s'écria-t-il. Il s'adressa à nous avec inquiétude.

– Venez ! vite !

La foudre tombait toujours, mais un peu plus loin cette fois. Nous arrivâmes assez rapidement dans la première cour de la maison. Nikereb posa Barzil sur un lit de paille. Il inclina la tête du blessé en arrière et approcha son oreille de la bouche. Il se releva sans le quitter des yeux. Un gros filet de sang coulait sur le front.

– Ça va, il respire toujours. Énenlil, cours au temple chercher les moines médecins.

Les quatre autres jeunes cavaliers venaient d'être mis à l'abri. Trois étaient conscients, blancs comme une toge toute neuve, fortement choqués. Le quatrième semblait en bien plus mauvais état, du sang s'écoulait abondamment de la fracture ouverte de sa jambe droite.

Le cor d'alerte de la garde sonna à nouveau.

– Ce n'est pas vrai ! Qu'est-ce qu'il y a encore, cria mon père.

Il fit pivoter Barzil sur le côté la tête posée sur le bras gauche écarté du corps à 90° puis il se leva d'un bond. Il me regarda.

– Mardouk, reste ici, surveille-le. Il ne doit pas vomir, sinon aide-le à respirer en lui maintenant la tête bien en arrière, je reviens.

– Oui Père, la tête en arrière, d'accord.

Nikereb partit en courant vers la salle des gardes.

Énenlil revenait déjà accompagné de trois moines médecins. Aussitôt arrivés, ils se mirent chacun sur un blessé. Malheureusement, le jeune à la jambe fracturée avait perdu beaucoup trop de sang, il lâcha son dernier soupir au moment où un moine s'agenouillait à côté de lui.

Nous restâmes plantés là à regarder les moines pratiquer sur les autres blessés diverses palpations et autres vérifications. L'un d'eux attrapa une petite fiole d'un liquide rouge. Il en donna à boire à chacun des trois cavaliers survivants. À voir leurs grimaces, la potion n'avait pas l'air particulièrement goûteuse.

Puis deux moines s'en allèrent. Celui qui était resté chercha quelque chose dans sa sacoche. Il en sortit lui aussi une petite fiole qu'il ouvrit au raz du nez de Barzil. Celui-ci fronça des sourcils. Le prêtre remit la fiole sous son nez. Cette fois la réaction fut plus marquée, Barzil ouvrit les yeux, bascula sur le dos avec un râle de douleur puis il se prit la tête entre les deux mains. Le moine rangeât la fiole, se releva et se tourna vers Énenlil.

– Jeune Seigneur, votre homme s'en sortira. Il a pris un mauvais coup à la tête, mais il n'a rien de cassé. Il aura mal au crâne certainement pendant quelques jours, mais il devrait vite se remettre. Le moine fouilla à nouveau dans sa sacoche et en sortit un sachet de cuir.

– Quand il se relèvera, faites-lui prendre cette poudre en deux fois, mélangée à une portion d'eau, la première au plus tôt et la deuxième demain matin, ça devrait calmer la douleur.

Il se remit à genoux près du blessé, avec un peu d'eau il nettoya la plaie puis attrapa une lotion odorante et l'appliqua directement sur la plaie qui saignait encore en haut du front. Ensuite, il prit un bandage et en ceintura le tour de tête, repoussant les boucles de cheveux encrassées de boue. Il se redressa enfin. S'inclina légèrement pour nous saluer puis sortit sans rien ajouter de plus.

Dehors le front d'orage s'était éloigné vers le Nord, mais la pluie tombait toujours en abondance et manifestement elle allait durer. On entendait l'Intendant crier ses ordres à une poignée d'esclaves et de serviteurs qui couraient en tous sens pour sauver autant de nourriture que possible.

Barzil reprit ses esprits, Énenlil l'aida à se relever. Nous l'aidâmes ensuite à s'asseoir sur un tabouret contre un des murs.

Il se tenait toujours la tête d'une main. J'attrapais un gobelet, y versais de l'eau et la demi-dose du sachet de poudre du moine. Je remuais le tout avec l'index et fit boire le contenu comme il avait été prescrit.

– Oh ma tête ! qu'est-ce qui s'est passé ?

– Du calme Barzil, reste tranquille, on va s'occuper de toi, lui dit Énenlil.

– Mardouk, reste avec lui, je vais voir ce qui se passe, ne bouge pas de là tous les deux, je reviens dès que je peux.

Dehors la pluie avait subitement faibli. Beaucoup des invités trouvèrent que c'était le moment d'en profiter pour rentrer chez eux. Kishnana essayait tant bien que mal de les reconforter et de les aider à préparer leur départ. Pour beaucoup il valait mieux reprendre la route avant que la nuit ne tombe. Ils savaient que ce mauvais temps une fois installé pouvait durer plusieurs jours, il n'aurait servi à rien de rester. Quelques-uns décidèrent tout de même d'attendre le lendemain, les tentes étaient assez grandes et il y avait encore quantité de nourriture pour passer la soirée.

Barzil reprenait des forces assez vite, à priori la médication du moine était très efficace.

– Qu'est-ce qui est arrivé ? Oh, ma tête ! Disait-il encore l'air passablement absent.

– C'est la foudre, elle est tombée entre vous cinq juste au moment où tu passais la ligne. Tu as eu beaucoup de chance, notre tarpan est mort sur le coup. Tu as une vilaine blessure à la tête, mais rien de grave. Tu peux rester ici à te sécher et te reposer en attendant qu'on sache quoi faire d'autre. Je vais voir ce que ça donne dehors, ne bouge pas de là.

Je m'éloignais un peu pour voir dehors ce qui se passait maintenant. L'Intendant arriva à la course, trempé, essoufflé et boueux à souhait. Quand il vit Barzil, il se précipita sur le garçon.

– Par les dieux de l'enfer, que fais-tu là tranquillement assis pendant que tous les autres travaillent comme des fous sous la pluie ! Debout et au trot, bouge tes fesses de là. Je vais t'y aider moi, tu vas voir !

J'eus heureusement juste le temps de m'interposer avant que le bâton de l'Intendant ne fasse une autre plaie sur la tête du pauvre Barzil.

– Maître Intendant ! Stop ! Je m'en occupe !

L'Intendant s'arrêta brusquement, me regarda d'un air déboussolé, il abaissa son bâton en jetant un regard glacial à Barzil puis fit demi-tour en ruminant pour lui-même : "Si les Maîtres se mettent à défendre les esclaves maintenant, ce n'est pas étonnant que les choses aillent de mal en pis."

– Merci Maître Mardouk, dit Barzil grimaçant encore en se tenant la tête d'une main.

Je le regardais sans rien dire puis tournais la tête cherchant vainement à voir où Énenlil avait bien pu passer.

– Reste ici, allonge-toi si tu veux pour te reposer, et essaie de rester le plus discret possible, l'Intendant risque de mettre encore longtemps pour se calmer.

Sur ce je sortis en courant vers la salle des gardes. Lorsque j'arrivais, la salle était vide. Les râteliers à épées aussi. Plus d'arcs, plus de flèches. En sortant, je tombais sur un serviteur passablement affolé qui courait au sprint.

– Qu'est-ce qui se passe ? Où est le Seigneur Nikereb ? criais-je.

Sans s'arrêter, le domestique me montra du doigt le deuxième étage et continua sa course effrénée vers les tentes. Je grimpais les escaliers à toute vitesse. Deux gardes en armes étaient postés à l'entrée de la grande salle. J'allais entrer lorsque Père apparut. Il n'était plus habillé en tenue d'apparat, mais avait revêtu son armure. Sur une table à côté de lui, un arc, des flèches et son casque de guerre étaient posés. Lorsqu'il me vit, il sembla satisfait.

– Entre Mardouk, tu tombes bien !

